

Le Plaid

*J*e ralentis un peu l'allure devant le cimetière de Brisemer pour m'arrêter quelques instants en ce lieu dont j'appréciais le calme. Les grilles étant fermées, j'escaladai le mur et me promenai parmi les tombes, comme un touriste à la recherche d'un coin pour pique-niquer. Lorsque je découvris l'endroit idéal, je m'assis sur une concession et laissai couler le temps, guettant les feux follets assez fréquents à cette période de l'année. Je ne me lassais pas du spectacle surprenant qu'ils me procuraient. La couverture que j'avais portée pour me protéger de l'humidité ne me serait d'aucune utilité.

Cette attirance morbide ne datait pas d'hier : à quinze ans déjà, dès que mes parents s'étaient endormis, je quittais la demeure familiale, ma guitare en bandoulière, et venais composer mes chansons ici,

blotti dans l'ombre rassurante de la nuit. En ce temps-là, je n'étais pas d'un naturel très gai. Chaque fois que l'occasion se présentait, je m'exilais à la campagne ou fuyais le monde, certain de mieux apprendre à me connaître. La fin de l'adolescence mit un terme à cette crise. J'appris à regarder autour de moi, à rechercher une compagnie, ou à m'isoler au sein d'une foule, sans jamais cependant abandonner totalement mes promenades nocturnes. J'arrivai ainsi, au bout de quelques années, à mener parallèlement deux vies différentes et apparemment contradictoires.

Il n'était pas loin de 22 heures lorsque je franchis à nouveau l'enceinte du cimetière pour reprendre la route du village. Après une courte halte au *Celtic Bar*, je me résolus à passer la nuit dans une discothèque à la mode que fréquentaient les plus belles filles de la côte.

Je garai ma voiture sur la promenade qui longeait le bord de mer et remontai la petite rue perpendiculaire jusqu'à l'établissement qu'une enseigne lumineuse clignotante permettait de distinguer rapidement des nombreux magasins qui la jalonnaient.

Je descendis les marches de l'étroit escalier donnant accès à la cave obscure inondée de musique et que des flashes lumineux balayaient à intervalles réguliers. Je n'y voyais guère. Suffisamment cependant pour trouver le comptoir et me hisser sur un des grands

tabourets. De là, je pouvais scruter la salle et déceler les filles seules ou celles que leur partenaire ennuyait visiblement. C'était le genre de proie facile que j'appréciais particulièrement, le mois d'août n'étant pas un mois propice aux grands sentiments. Je m'arrêtai un instant sur une jeune fille brune qui, dans son coin d'ombre, contemplait le glaçon qui fondait lentement dans son verre.

« Elle est seule ? » demandai-je.

Le garçon confirma mes espoirs. Il ne put cependant me dire ce qu'elle était venue faire ici, puisqu'elle refusait systématiquement toutes les invitations.

Je traversai la piste tant bien que mal, me frayant un passage parmi les danseurs et m'approchai de sa table. Elle ne daigna pas lever les yeux, se contentant d'un haussement d'épaules, lorsque je sollicitai l'autorisation de m'asseoir auprès d'elle. Ne sachant comment interpréter son geste, je m'installai sur le tabouret capitonné et la dévisageai. Elle semblait lointaine, comme si la musique, pourtant bruyante, ne l'atteignait pas.

« Je ne vous invite pas à danser. Je sais que ces propositions sont vouées à l'échec. »

La jeune fille resta muette, ne m'ayant sans doute même pas écouté.

Le Plaid

Je me contentai donc de vider mon verre par petites gorgées dans l'attente d'un moment plus favorable.

« Alors, qu'espérez-vous ? »

Le timbre chaud et grave de sa voix me surprit. Comme je ne répondais pas, elle leva son regard vers moi pour m'inciter à justifier ma présence à sa table. Je ne cherchai pas à le soutenir et feignis de m'intéresser à la couleur de mon whisky-orange. Cette fille m'impressionnait sans que je puisse en découvrir la raison. J'aurais aimé me lever, retourner au comptoir, mais une force irrésistible me maintint cloué à mon siège. Nous restâmes un long moment ainsi, sans nous adresser la parole, tandis que la musique s'était calmée et les lumières éteintes. Je sentais ses grands yeux clairs me détailler avec une telle insistance que je finis par me sentir mal à l'aise. Elle se leva, me prit la main et m'entraîna sur la piste de danse. Là, son regard ne quitta plus le mien.

« J'ai froid », murmura-t-elle.

Je la serrai davantage contre moi jusqu'à ce qu'elle se décide à poser sa joue sur mon épaule et que son corps se détende, s'imprégnant lentement de ma chaleur.

Elle redevint alors songeuse, se laissant guider machinalement. À quoi pensait-elle en ce moment ?

J'essayai de deviner ce qui avait pu tout à coup la décider à danser, puis à s'abandonner ainsi contre moi. Je sentais chez elle comme une sorte de résignation.

Elle ferma les yeux, esquissant un sourire qui illumina son visage. Lorsque je la questionnai pour savoir ce qui l'amusait, elle secoua négativement la tête pour me signaler que ceci n'avait pas d'importance. En guise d'excuse à ses cachotteries, elle resserra l'étreinte des ses bras autour de mon cou et m'embrassa furtivement sur la joue. J'enfouis mes doigts dans les vagues sombres de sa longue chevelure, espérant que ce geste protecteur la mettrait en confiance.

Il n'était pourtant pas dans mes habitudes de chercher à sonder les pensées des filles avec lesquelles je passais mes soirées, mais celle-ci faisait exception à la règle.

« Je voudrais rester des heures contre toi, me confia-t-elle. Je voudrais... »

Elle n'acheva pas sa phrase, mais se blottit encore plus dans mes bras, comme une enfant qui chercherait une position réconfortante avant de s'endormir. J'eus l'impression qu'elle essayait de se fondre en moi. Peut-être avait-elle peur du monde extérieur, peur de la solitude. Je fus bouleversé par la façon qu'elle avait de s'accrocher à mon cou.

Le Plaid

Bien que son attitude me parût étrange, je ne pensai pas avoir à faire à une malade, mais à une désespérée. Sans doute son ami l'avait-il quittée récemment et ne s'en remettait-elle pas. Je rejetai l'idée d'un deuil, car l'endroit eût été mal choisi pour pleurer un défunt. Elle ne répondit pas à mes questions et je dus me résoudre à me taire.

Lorsque nous regagnâmes la table, à la fin de la danse, je proposai de l'emmener au restaurant afin de nous soustraire à cette atmosphère enfumée et bruyante. J'en connaissais un, à quelques kilomètres de là, en dehors du village, où l'on pouvait dîner au bord d'une piscine. Elle avait surtout besoin de se détendre. La jeune fille hésita un court instant, m'interrogea du regard puis, récupérant son sac, se leva.

La nuit était fraîche, aussi ma compagne préféra-t-elle que nous nous installions à l'intérieur, à une table située contre la baie vitrée. Dans un coin de la salle décorée de meubles rustiques, un piano mécanique mêlait de temps à autre sa musique cristalline au bruit des plongeurs et des rires qui nous parvenaient de l'extérieur. La jeune fille, toujours aussi peu bavarde, semblait découvrir le cadre agréable de l'établissement. Son regard se portait à droite, à gauche, parfois même – mais plus discrètement – sur les clients ou les

serveuses. Elle me parut alors heureuse, envahie par un bonheur intérieur qui ne parvenait à ses lèvres que sous la forme d'un timide sourire. Je l'observais depuis notre arrivée sans oser lui parler, craignant que les mots ne brisent le charme envoûtant qui la possédait. Je ne connaissais même pas son prénom. Sa présence, en face de moi, tenait presque du non-sens, à un point tel que j'arrivais, par instant, à me sentir mal à l'aise, presque déplacé.

Je ne redécouvris le son de sa voix qu'au moment de la commande. Elle parut alors se souvenir de mon existence et m'accorda un sourire qui me pénétra par sa tristesse et son étrange plaisir introverti.

« C'est doux de vivre... murmura-t-elle. Et si simple... »

J'aurais aimé profiter de ses paroles pour engager une conversation plus étoffée, mais le sujet ne s'y prêtait guère. Je ne sus que répondre et fixai ses yeux pâles, comme décolorés. Je n'y lisais rien et cela me désorientait. La jeune fille restait insondable. Je posai ma main sur la sienne, alors qu'elle jouait à tourner et retourner sa fourchette entre ses doigts. Relevant les yeux, j'aperçus les siens qui détaillaient mon visage et l'encourageai à se confier, d'un cillement des paupières.

« Vous m'impressionnez, avouai-je malgré moi. J'aurais tant de choses à vous demander... »

Fort heureusement, la serveuse arriva à cet instant et déposa les plats devant nous. Je me tus jusqu'à la fin du repas, soulagé de n'avoir pas eu à m'expliquer plus longuement.

Alors que nous longions le bord de la piscine avant de réintégrer mon véhicule, elle se serra contre moi et, presque implorante, me supplia de l'emmener sur la plage voir la mer. Sa proposition me surprit surtout par son intonation. On eût dit qu'elle me demandait l'impossible, alors que le rivage n'était qu'à cinq cents mètres de là.

« Je croyais que vous aviez froid.

– Peu importe. Vous me prêterez de votre chaleur. »

Elle se lova sur la banquette avant de la voiture et me fit signe de démarrer, ce que je fis après quelques secondes d'hésitation. Je commençais à douter de l'intérêt de notre rencontre. Certainement, après sa promenade nocturne, lorsque je serai garé devant chez elle, elle me remercierait pour cette agréable soirée. J'en serais quitte pour rentrer gentiment me coucher et passer la nuit à recomposer son image sur les murs noirs de ma chambre, à m'interroger sur elle, à me traiter d'imbécile...

Cependant la voiture empruntait la route du littoral et s'arrêtait à proximité d'une petite crique. Nous descendîmes à pied le chemin tortueux et pentu jusqu'à la plage déserte éclairée par la lune. La mer était calme et caressait d'un mince ruban d'écume phosphorescente le sable humide qui crissait sous nos pas.

La jeune fille s'échappa soudain et courut vers l'eau. Je la suivis du regard jusqu'à ce que sa silhouette noire, un instant immobile face à la nuit, s'accroupisse, puis s'allonge. Je la rejoignis doucement. Sa poitrine palpitait comme après une grande émotion.

« C'est l'air, me dit-elle. L'air est trop pur ! »

« C'est l'iode », pensai-je en me couchant près d'elle.

Ses lèvres entrouvertes aspiraient la fraîcheur de la nuit avec une étonnante avidité. Je l'embrassai. Elle se laissa faire.

Lorsque mes doigts descendirent de sa joue à son corps, elle n'opposa aucune résistance, m'aidant même à déboutonner sa robe. Nous nous retrouvâmes, peu de temps après, nus, l'un contre l'autre. Et c'est à cet instant précis que je compris qu'elle m'attendait... et je découvris que j'avais peur.

Je n'avais plus envie d'elle, et sans doute s'en aperçut-elle.

« Aime-moi, murmura-t-elle. »

Le Plaid

Ses yeux se firent suppliants, sa voix tendre. Je la sentais prête à tout m'offrir. Je caressai ses seins, son ventre, ses hanches, mais mon corps ne répondait pas. D'un air résigné, je me laissai rouler sur le dos et fixai les étoiles.

« Une autre fois peut-être... Mais pas ce soir. »

J'avais du mal à concevoir mon attitude, et les mots que je prononçais me parvenaient comme au travers d'un rideau de brouillard. Mes doigts se posèrent sur sa bouche pour l'empêcher de parler. Elle se leva, entra dans l'eau jusqu'à mi-cuisses, puis revint s'habiller. Elle était belle pourtant. Merveilleusement belle. Je l'observai avec regret reboutonner sa robe et me demander de la raccompagner.

Nous restâmes silencieux un long moment, assis côte à côte dans la voiture, à fixer le trou noir du pare-brise. Ni elle ni moi ne désirions rompre le silence. Nous étions tout à notre déception et l'obscurité s'engouffrait en nous pour nous séparer l'un de l'autre. Elle frissonna. Je posai sur ses épaules la couverture qui recouvrait le siège arrière.

« Ça va mieux comme ça ? »

Ignorant ma question, elle me demanda de la conduire chez elle. Elle me guiderait.

Ce soir-là, je roulai lentement. Je savais que je ne la reverrais pas, que j'avais tout raté. Et, tandis que les phares balayaient la route, je songeais à cette peur soudaine et inexplicquée qui m'avait bloqué. Il me suffisait d'observer le regard figé de ma passagère pour comprendre la distance qui nous séparait désormais. Sa voix lointaine dictait ma route :

« À droite... À gauche... À droite... »

Lorsqu'elle me fit signe d'arrêter, nous nous trouvions devant l'entrée d'un immeuble aux fenêtres éteintes. Je retins machinalement le nom du bâtiment et le numéro de l'escalier.

« C'est ici que j'habite, me confia-t-elle en désignant une fenêtre du rez-de-chaussée. »

Elle eut un geste pour se débarrasser de la couverture, mais je l'en dissuadai. Elle quitta donc le véhicule, bien enveloppée dans le plaid et, après un bref remerciement, se dirigea à petits pas vers l'entrée de l'immeuble. J'attendis quelques instants mais aucune lumière ne me parvint ni de la cage d'escalier, ni de l'appartement.

Je me retrouvai seul et désemparé, derrière le volant de ma voiture, à me demander comment j'allais terminer la soirée. Il était près de 3 heures du matin. Rentrer chez moi ne me souriait guère. Je tournai donc un peu dans la ville, descendant et remontant les rues

désertes jusqu'à ce que la fatigue me conseille de prendre le chemin du retour.

Mon lit m'accueillit sans problème, m'enveloppa de sa douceur, avant de m'entraîner vers des rêves qui troublèrent mon sommeil. Je dormis mal. Il n'était pas 5 heures lorsque je m'éveillai, couvert de sueur et mal dans ma peau.

Dans le courant de la matinée, je me rendis chez la jeune fille dans le dessein de récupérer ma couverture. Je sonnai donc à la porte que ma compagne de la nuit m'avait indiquée. Le silence qui s'en suivit ne me laissa guère d'espoir : la demeure était vide. J'insistai pourtant plusieurs fois encore, mais en vain. Je compris soudain que la jeune fille m'avait induit en erreur. Je partis.

La porte d'entrée se referma derrière moi alors que je réintérais ma voiture, désemparé par la tournure que prenaient les événements.

Après avoir erré un moment à travers la ville, je pris le chemin du retour. Encore une journée bien ensoleillée qui remplirait les plages et les terrasses des cafés. Une de ces journées comme je les aimais et qui pourtant, aujourd'hui, me laissait indifférent. La route défilait le long du mur d'enceinte du cimetière. Je ralentis l'allure jusqu'à m'arrêter devant le portail pour

Le Plaid

déambuler à pied le long des allées jalonnées de tombes écrasées par la canicule.

C'est sur l'une d'elles, particulièrement fleurie, que j'aperçus, en médaillon, la photo de la jeune fille et que je récupérai, bien plié, le plaid que j'avais dû oublier la veille au soir.

